

A black and white photograph of a man from the chest up. He has dark, wavy hair and a serious expression. A tattoo of a butterfly is visible on his upper chest. The background is a plain, light color.

LE BAGNE DE LA LÉGION

HENRY ALLAINMAT

- Terrier, dit-il, l'index menaçant, un mec comme toi ne vivra pas quinze jours à la Section d'Épreuve. T'as une trop grande gueule, tu entends, une trop grande gueule ! Tu y crèveras à la disciplinaire. On en a crevé d'autres. Des plus durs que toi. Tu fais pas le poids. Crois-moi, Terrier, tu vas souffrir !

la manufacture de livres

Le bagné de la légion,
l'épreuve

Henry Allainmat

Le bain de la légion, l'épreuve

la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-054-2, version papier
978-2-35887-442-7, fichier PDF
978-2-35887-443-4, epub

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

Malgré sa forme, ce livre n'est malheureusement pas un livre de fiction, mais un récit, tel qu'il m'a été rapporté par son principal acteur, Michel Trouvain, un jeune Français aujourd'hui âgé de vingt-six ans.

Il m'a fallu poursuivre une enquête longue de deux ans pour recouper toutes les déclarations de Michel et pour en vérifier l'authenticité. Il sait à présent que mes scrupules d'écrivain ne furent jamais désobligeants pour lui.

Ses déclarations ont été étayées par des dizaines de témoignages d'anciens légionnaires français, allemands, belges, espagnols, italiens, ayant connu, eux aussi, la section disciplinaire de la Légion étrangère.

Naturellement, le lecteur comprendra que les services de l'armée française, et principalement ceux de la Légion étrangère, ne m'ont pas tendu une main fraternelle pour m'aider à réaliser ce travail.

Malgré les difficultés, malgré les embûches, malgré l'incrédulité, j'ai pu amasser suffisamment de preuves pour achever cet ouvrage.

Pourtant, j'ai dû changer les noms des protagonistes, à l'exception de celui de Michel, et passer sous silence certains documents qui m'ont été communiqués, la vérité étant quelquefois assimilable à de la diffamation. Mais les preuves existent.

Je les ai voulues irréfutables parce que je sais que certains d'entre vous diront : « Ce n'est pas possible. » Que ceux-là sachent simplement que j'étais dans le même état d'esprit au début de mon enquête. Qu'ils sachent que moi aussi j'ai commencé par nier l'existence du bagne de la Légion étrangère.

Enfin, pour qu'il ne subsiste aucun malentendu entre le lecteur et moi, qu'il soit bien persuadé qu'aucune haine, ni politique, ni d'aucune sorte, ne m'a poussé à écrire ce livre.

J'ai seulement voulu témoigner d'un enfer.

Thorenc, le 19 septembre 1976.

1

– Disciplinaire Terrier, au rapport du lieutenant! cria Lorient au matin du 29 octobre 1973.

Le caporal-chef, en treillis vert foncé, se tenait bien campé sur ses deux jambes écartées, le képi noir sur les yeux, les sourcils froncés, les poings posés sur les hanches, comme à chaque fois qu'il était fortement contrarié.

Marcel nettoya ses outils avec soin, puis il les rangea dans leur boîte métallique. Il prit dix mètres de recul au pas de gymnastique et se retourna pour contempler, avec un mélange de respect et de fierté, la haie intérieure qu'il venait de tailler en créneaux.

« Du bon boulot », pensa-t-il.

Le lieutenant Albertini l'attendait dans son bureau, détendu, souriant. Wolf, son berger allemand, semblait, pour une fois, se désintéresser de la situation.

– Terrier, tu t'es bien conduit ces derniers temps, tu peux faire tes valises. Tu pars aujourd'hui. On t'a affecté au 1^{er} REC, à Orange. C'est un bon régiment et j'espère que tu lui feras honneur. Tu vois, tu es tiré de la merde. Tu peux dire merci à la Section d'Épreuves. Te voilà redevenu un vrai légionnaire. Content ?

– À vos ordres, mon lieutenant!

Quand il sortit du bureau d'Albertini, Marcel fila directement jusqu'à sa haie qu'il contempla une dernière fois. Elle lui appartenait

cette haie. Il n'avait jamais éprouvé autant d'affection pour quelque chose.

Rentré dans le baraquement du groupe « rééducation », il plia soigneusement son paquetage, reprit dans le magasin d'habillement ses deux sacs marins et sa valise noire qui n'évoquèrent aucun souvenir en lui.

Neuf mois passés goutte à goutte. Neuf mois de bagne C'était au commencement du monde.

Marcel allait embarquer dans la jeep qui devait le conduire à Bastia, où sa place avait été retenue sur le *Fred Scamaroni* quand Loriot s'approcha, suivi de Romero, d'Alban et de Dutertre.

– Alors, Terrier, tu nous quittes déjà ?

– Oui chef ! répondit évasivement Marcel.

Quelque chose l'inquiétait, mais il n'osait pas formuler une question.

– Content de partir ? continua Loriot.

– Oui chef ! Mais... Qui va tailler les haies à présent ?

– On trouvera bien un connard quelque part ! T'inquiète pas pour ça !

Le caporal-chef s'approcha davantage encore de Marcel. Il tenait ses mains dans son dos, comme s'il cachait quelque chose.

– Les autres cadres et moi-même, nous ne voulons pas te laisser partir sans te faire un petit cadeau. Un souvenir, le plus joli souvenir que tu puisses emporter de la Section disciplinaire, dit-il avec emphase après un clin d'œil complice à Romero et aux autres. Ferme tes jolis yeux et ouvre ta grande gueule !

Marcel obéit sans se poser d'autre question. Loriot prit son élan, rejeta sa tête en arrière, se racla la gorge et cracha dans la bouche largement ouverte.

Les rires gras des cadres parvinrent très, très lointains à Marcel. Mais curieusement, sa mémoire s'en imprégna.

La jeep prit la route de Corte et les rires déments résonnèrent longtemps encore aux oreilles de l'ex-disciplinaire.

2

Djibouti – juin 1972.

– Eh ! Comment on va l'appeler ? T'as une idée, toi, Terrier ?

Il y a bien longtemps que Michel Trouvain a oublié son vrai nom. Très exactement depuis le 20 février 1971, le jour de son engagement à la Légion étrangère. Depuis lors, pour tout le monde, il est Terrier Marcel, matricule 148910¹. Et personne, pas même son meilleur ami, ne connaît sa véritable identité. Michel Trouvain est mort, le temps d'un contrat avec la Légion étrangère. Il a rejoint la longue procession des asociaux de tous pays qui défilent sous le képi blanc.

– Alors, Terrier, comment on l'appelle, la vieille ?

Montini, le Sicilien, est fin saoûl. D'ailleurs, les cinq légionnaires sont ivres en ce tout début d'après-midi. Minelli, le Napolitain, rote comme un goret. Zeppo, le « pied-noir » du Maroc, a vissé à son œil une bouteille de bière vide et en contemple le fond

1. Le jeune Français est même devenu suisse. En effet, les Français n'ont pas droit, en principe, de s'engager dans la Légion étrangère. Aussi, pour tourner le règlement, la Légion leur attribue une fausse nationalité, belge, suisse, monégasque ou canadienne. Quant au nom patronymique, il est changé d'office. Cette tradition permet à la Légion de conserver sa réputation d'asile en accueillant et en cachant des hommes qui fuient la justice de leur pays ou qui veulent disparaître de la circulation pour des raisons diverses.

en émettant des hoquets pitoyables. Van Erckx, le Belge, dort en ronflant, la bouche grande ouverte, laissant voir ses molaires en or.

Marcel n'est pas mieux que les autres. Mais pour l'instant, Montini et lui doivent faire face à un grave problème, trouver un nom à la patronne du bistrot, une Afar de cinquante ans au moins, aux traits négroïdes, coiffée d'un foulard noir et vêtue d'une longue robe bariolée.

– On va l'appeler « suce ma bite », propose Montini.

– Non, c'est trop con, tranche Marcel, sérieux comme un pape malgré les vingt bières qu'il a englouties.

Ses yeux embrouillés par l'alcool cherchent l'inspiration dans le local vétuste qui sert de bistrot.

Elle lui vient, cette inspiration, d'une caisse de bouteilles de limonade « Fanta ».

– On va l'appeler « Fanta » !

Tout le monde applaudit. L'idée est géniale.

– Fanta, tu viens avec moi ?

Minelli, qui aurait fait l'amour à une chèvre pourvu qu'elle ait des cheveux, tendit trente francs à la vieille. Tous deux partirent vers l'arrière-boutique.

Djibouti, c'est la capitale du TFAI ¹, un territoire grand de 23 000 kilomètres carrés, au bord de la mer Rouge. L'épouvantable moiteur qui y règne en permanence lui a valu le surnom de « pot de chambre » de l'Afrique. C'est là que Michel Trouvain – Marcel Terrier dans la Légion – a rejoint la 13^e DBLE ², le 20 juillet 1971. Comme la plupart des légionnaires stationnés à Djibouti, il passe ses permissions à boire. Les distractions sont rares.

La ville vit selon un rythme immuable. Vers midi, le « Magala », quartier indigène, se recroqueville sur ses vieilles planches. Tous

1. Territoire Français des Afars et Issas.

2. 13^e Demi-Brigade de la Légion étrangère.

les « Mabraz ¹ » se remplissent d'une foule endormie. La plage est vide, le port somnole. Un silence pesant et poisseux, de chaleur, d'humidité, écrase tout être vivant.

Sur l'îlot européen du « plateau du serpent », dans le ronronnement rassurant des climatiseurs, les « petits blancs » du TFAI sacrifient, comme tous les jours, à une longue sieste.

Au « Magala », par contre, on ne dort presque plus. D'abord, il y a les légionnaires en goguette qui chantent à tue-tête. Ensuite, dans les cafés autochtones où Afars, Issas, Somalis et Arabes se réunissent – chacun dans son coin – sous les portraits chromos de Nasser, tout le monde « broute la salade ».

La « salade », c'est le nom qu'on donne ici au khat. Ses feuilles vertes qu'on mâchouille libèrent une substance dont les propriétés sont comparables à celles des amphétamines.

Le khat, c'est la salade de la folie. Marcel y a goûté quelquefois. Excitante, euphorisante, stimulante, c'est une drogue assez dangereuse pour avoir été, en France, inscrite le 15 octobre 1956 au tableau « B » des substances vénéneuses. Malgré cela, tout Djibouti « broute la salade ».

Le khat est sans aucun doute le pire des fléaux qu'ait connus ce coin de terre déshérité. Il est en vente partout. On le propose au coin des rues, sous forme de petits paquets de branches feuillues, assez semblables à du laurier.

Il demande à être consommé frais, et c'est le chemin de fer d'Addis-Abeba qui marqua le début de l'intoxication de tout un peuple. L'avion en a fait ce qu'il est aujourd'hui : une drogue dont les ravages sociaux sont incalculables. Une simple botte de khat, de deux-cent cinquante grammes, coûte aussi cher qu'un kilo de viande. À Djibouti, on mange plus volontiers de la « salade » que de la viande. Et cela se voit.

1. Cafés indigènes.

La population autochtone est plongée dans une perpétuelle mastication hébétée. Le khat est devenu un moyen de gouvernement. « Si on arrête la consommation de khat, la révolution est pour demain », disent les « petits blancs », les Français fonctionnaires ou militaires. Alors, on a planifié le commerce du khat.

Il est cultivé en Éthiopie, sur les hauts plateaux du Harar, où vécut Arthur Rimbaud. Un véritable syndicat de onze importateurs, huit Issas, deux Somaliens et un Arabe, a signé un contrat avec la compagnie aérienne « Air Djibouti ». Chaque jour, un DC 3, « l'avion du khat », ramène le plus officiellement du monde trois tonnes de drogue destinées à la consommation de Djibouti. Tout ça pour cent cinquante ou deux cent mille personnes.

L'avantage du khat, pour un gouvernement, c'est qu'il coupe la faim et rend bêtement heureux. C'est pour cette dernière raison que les légionnaires y goûtent. Du moins quand ils ont épuisé les ressources euphorisantes de la bière en boîte.

L'escadron de Marcel était basé à Ouea, à trente-trois kilomètres de Djibouti. Un fort hexagonal placé au bord d'une des rares portions de route goudronnée du Territoire, protégé par des murs en pierres volcaniques d'un mètre d'épaisseur, surmontés de rouleaux de barbelés.

La garnison comprenait environ cent cinquante hommes placés sous les ordres du capitaine Henri. La mission principale de cet avant-poste : des patrouilles sur la frontière éthiopienne pour en empêcher le franchissement par des immigrants clandestins.

Marcel, chauffeur de jeep « Antarc », porteuse de missiles anti-chars, dépendait directement du lieutenant d'Arques, quarante ans, un sportif, debout dès cinq heures, avant ses hommes, pour avaler ses quinze kilomètres de cross quotidien.

D'Arques n'était pas aimé. Trop cassant, trop autoritaire, trop aristocrate aux yeux des légionnaires qui adorent volontiers les idoles mais à la condition qu'elles aient visage humain.

À Ouea, entre deux patrouilles et deux séjours sur le barrage, les légionnaires s'ennuyaient. Il y avait bien le village indigène, sorte d'amoncellement de tentes en peau et de baraques en bidons. Mais il était bien pauvre en distractions.

Pourtant, Marcel en avait déniché une. Une jolie fille de seize ans, qu'il avait surnommée « Naïa » et qu'il allait retrouver tous les soirs, après l'extinction des feux, en rampant à travers les barbelés. Marcel n'allait jamais voir « Naïa » les mains vides. Elle ne l'aurait pas reçu. En TFAI, tout s'achète et tout se vend. Et la femme de sa vie exigeait quinze francs à chaque fois qu'il lui faisait l'amour.

« Naïa » appartenait à un légionnaire français, Souslon, qui l'avait achetée cinquante francs à un berger indigène, avant de l'installer à Ouea où elle avait, depuis longtemps, amorti la dépense de son maître.

Souslon avait payé le berger avec des pièces de cinq centimes. L'homme du désert avait exigé ce mode de paiement, car, avec les pièces de cinq centimes, il pouvait fabriquer des balles pour son fusil. Et ça valait bien l'une de ses quinze filles.

Chaque semaine, Minelli, Montini, Van Erckx, Zeppo et Terrier prenaient un taxi pour Djibouti où ils allaient vider leur ennui. Pendant deux jours, ils faisaient la fête, histoire d'oublier le cafard qui collait à leur peau. Ils ne manquaient pas d'imagination et pourtant leur tournée ne variait jamais.

D'abord, ils passaient chez « Fanta », où ils avaient établi leur quartier général. Là, ils échangeaient leurs uniformes contre des vêtements civils. C'était rigoureusement interdit. Et c'était pour ça qu'ils le faisaient...

Leur permission, ils la passaient tout entière dans les quartiers indigènes, déshérités comme eux, et où ils se sentaient plus à leur aise que parmi les Européens au jugement facile et qui n'aimaient pas la Légion. Dans le « Magala », ils pouvaient manger des merguez cuites sur des feux de bois, et surtout boire de la bière bon marché

jusqu'à rouler sous les tables bancales des bistrots misérables. De temps en temps, une bagarre contre des civils ou contre des marins venait réchauffer l'atmosphère. Le dimanche soir, retour à Ouea.

Et l'ineffaçable ennui s'installait à nouveau, oppressant les poitrines des hommes.

– Encore un qui veut passer quand même, ragea Marcel.

La fusée éclairante était montée en zigzaguant et redescendait, retenue par son parachute, jetant une lumière blanche aveuglante, bombardant les barbelés d'étoiles incandescentes.

Marcel bloqua son pistolet-mitrailleur contre sa hanche droite et lâcha quelques rafales, au jugé. Comme les autres sentinelles. De mirador en mirador, les légionnaires, en tenue « léopard » et coiffés du béret vert, arrosaient le barrage du tir de leurs armes automatiques.

On retrouva le berger issa, le lendemain, criblé de balles, corps sanglant accroché aux épines des barbelés. Car l'une des missions de l'escadron de Marcel consistait à monter la garde sur le barrage qui protège Djibouti. Vingt jours tous les deux mois. Le temps de tuer quelques immigrants clandestins.

Malgré la misère endémique qui y régnait, Djibouti faisait figure de ville lumière. Pour les nomades du TFAI, qui allaient d'un puits à l'autre à la recherche de l'eau pour leurs troupeaux de chèvres efflanquées, qui se disputaient à coups de fusil les quelques épineux qui poussaient dans le désert, Djibouti représentait l'assurance de ne jamais mourir de faim ni de soif.

Le grand malheur de Djibouti, c'était d'être la seule ville importante de ce coin d'Afrique. Autour d'elle, régnait la famine, l'épouvantable sécheresse.

Alors, petit à petit, de ville lumière, Djibouti était devenue ville havre. Envahie par les nomades, elle avait vu se gonfler

anormalement la clientèle de ses hôpitaux. Sa police avait été rapidement débordée par les vols et les crimes.

À cela s'ajoutait un grave risque politique. L'invasion de la ville risquait de provoquer un déséquilibre mortel entre les deux ethnies rivales, les Afars et les Issas, qui peuplaient jusque-là le pays à parts égales. La majorité des immigrants étaient des Issas, d'origine somalienne. La frontière, il fallait le reconnaître, était difficile à garder.

Alors, tout autour de la ville, était né le barrage. Quatorze kilomètres de barbelés surveillés jour et nuit par la Légion. Pour la nuit, on avait jalonné le barrage de fusées à déclenchement automatique qui donnaient l'alerte aux sentinelles. Mais les immigrants, dans leur désespoir, avaient trouvé le moyen de franchir quand même le barrage.

Le candidat au passage commençait par se déshabiller et par accrocher ses vêtements autour de son cou. Puis, il envoyait une chèvre contre les barbelés. Si rien n'éclatait, il s'élançait à l'assaut de l'obstacle : un rouleau de barbelés, un grillage de quatre mètres de haut et un autre rouleau de barbelés.

Parfois, les barbelés faisaient un prisonnier. Un Issa accroché par la peau aux épines de fer et qui gigotait vainement dans son sang, la mâchoire crispée. On ne le délivrait, au matin, que pour le renvoyer dans son désert.

Il arrivait aussi que l'armée tire. Elle n'avait pas reçu d'ordres précis à ce sujet. Alors, si l'inconnu « présentait une attitude menaçante » il avait droit à sa giclée de plombs. Et il était d'autant plus truffé de balles qu'il avait en face de lui des légionnaires, allemands, italiens, espagnols, dont l'un des rares mots de français qu'ils connaissaient était « discipline ».

Pour Marcel, c'était le dernier jour de garde sur le barrage. Demain, son escadron partait pour le Sud.

Du haut de son mirador, il contemplait le barrage de barbelés

qui hérissait la rocaille ocre du désert, à quelques centaines de mètres à peine de la sortie de Djibouti. Le soleil était accablant. 55° à l'ombre. Mais à l'ombre de quoi ?

Un gros camion rouge à moitié défoncé, sorte d'omnibus du désert, dans lequel s'entassaient pêle-mêle les hommes, les femmes, les enfants et les chèvres, venait de stopper à hauteur des sentinelles, devant le poste de contrôle, petit bâtiment blanc à l'intérieur duquel grésillait sans cesse le puissant poste émetteur de la Légion.

Les nouveaux arrivés étaient répertoriés. On vérifiait minutieusement leurs autorisations exceptionnelles de pénétrer en ville. Un vieux berger issa, armé du traditionnel poignard, sortit son sauf-conduit d'un paquet de cigarettes vide et le présenta au chef de poste.

– Pas valable ! Pas bon ! déclara le lieutenant Guiton.

Et le vieux berger alla rejoindre les autres, ceux qui n'avaient pas le droit d'entrer dans la ville, et qui dormaient en plein soleil, la tête posée sur une pierre.

– Roule ! Il faut rattraper les autres ! Roule comme ça !

Malgré l'ordre, Marcel mit la main sur le levier qui libérait le pont arrière de la jeep. Mais une poigne d'acier arrêta son geste.

Le sergent-chef Pinerro était saoul. Complètement saoul. Il avait fait très chaud au bord du « lac à sable », une immense étendue désertique où l'escadron de Marcel avait poussé une reconnaissance. Pour Pinerro, soleil était synonyme de bière. Il en avait caché dans chaque recoin de la jeep. Tout au long de la journée, à chaque fois qu'il jurait contre le soleil, « Madré de Dios, fait chaud ! », il débouchait une bouteille et l'engloutissait cul-sec. Marcel essaya de le raisonner.

– On va casser, chef. Il faut libérer le pont arrière.

– Roule ou je te fous au rapport.

Cinquante kilomètres plus loin, Pinerro appela sur le poste émetteur de la jeep le service de dépannage.

– Le demi-arbre de pont est foutu. Il faut nous remorquer.

Marcel et Pinerro firent, le soir, une entrée remarquée à Ouea. Le sergent-chef, comme le commandant héroïque d'un bateau en perdition, avait exigé de rester à bord du véhicule. Et, sous la menace de « huit jours », avait obligé Marcel à demeurer avec lui.

– Un légionnaire n'abandonne pas son poste !

Sous les rires de tout l'escadron, le camion-grue passa l'entrée du fort de Ouea, remorquant un étrange équipage : une jeep fumante et poussiéreuse, le nez levé à 45°, dans laquelle deux hommes crispés s'accrochaient de toutes leurs forces pour ne pas tomber.

– Terrier, au rapport du lieutenant !

Marcel ne fut pas surpris. Avec le courage qui le caractérisait, le sergent-chef Pinerro avait dû le charger auprès du lieutenant d'Arques.

Ce dernier le reçut assez fraîchement.

– Alors, Terrier, tu es content ? Tu l'as eue ta jeep ? Tu sais combien ça coûte de faire le mariolle avec du matériel militaire ?

Inutile de répondre. Inutile d'expliquer que Pinerro était ivre. Dans la Légion, c'est toujours le plus gradé qui a raison.

– Bon, ça te fera dix jours d'arrêts.

Pendant une semaine, Marcel, qui travaillait normalement la journée, dormit le soir en cellule. Adieu « Naïa ».

Au bout de sept jours, le lieutenant d'Arques leva la punition. Ce n'était pas un geste de clémence. Il avait simplement besoin de tous ses effectifs pour monter la garde sur le barrage de Djibouti.

– J'en ai ras le bol, Terrier, je vais tailler la route ! Tu viens avec moi ?

Ça faisait une bonne heure que Minelli, étendu sur le lit du poste de garde du barrage, restait silencieux. Et quand Minelli restait silencieux plus de trente secondes, il se préparait des événements graves.

Marcel hésita un peu. Pourtant, il avait envie de désertre. C'était même devenu pour lui la suite logique de son engagement dans

la Légion. Car il était venu à la Légion pour fuir ce qui l'attendait dans le civil : le choix entre la prison et l'usine. C'est-à-dire pas de choix. Mais la routine des gardes de nuit, les sergents-chefs bourrés qui donnent des ordres stupides, la discipline d'acier qui abrutit les hommes aussi sûrement que le khat, c'est encore la prison.

— Je viens avec toi.

Il s'était décidé tout d'un coup. Sans même peser entièrement le pour et le contre. Sans mesurer les risques. Minelli, en lui parlant de désertion venait d'allumer en lui une petite lumière qu'il aimait bien. Une lueur qui l'attirait irrésistiblement. Pas la liberté, non. Il n'était pas si gourmand ni si naïf. L'absence de barreaux.

La nuit venue, les deux hommes se glissèrent dehors. Le lieutenant Guiton écoutait la radio sur son transistor de contrebande. Aucun risque de ce côté-là. Quant aux copains, sur les miradors, ce n'était pas eux qui iraient donner l'alerte. Dans la Légion, c'est chacun pour soi. Si quelqu'un déserte, c'est lui que ça regarde. Lui et les gradés.

Marcel Terrier et Minelli avaient gardé leur survêtement de sport. Ils gagnèrent immédiatement le « Magala » et se noyèrent dans la foule bruyante, criarde, du bidonville. Ils retrouvèrent avec une joie d'enfants les centaines de chèvres squelettiques, à la queue redressée, qui encombraient la chaussée et léchaient les parois des habitations vétustes dans l'espoir d'y trouver un peu de sel, les marchands de merguez, les marchands de « khat » en perpétuelle agitation, assis à même le sol, semblant rivés là depuis des siècles, les marins en bordée qui jouaient du « Nikon » éclairant les ruelles de leurs flashes bleus.

Des filles « décousues ¹ » se proposaient pour vingt francs, assises

1. En TFAI, on pratique l'excision : on arrache le clitoris des petites filles et on leur coud les petites lèvres de façon qu'elles ne puissent pas avoir de rapports sexuels, ni éprouver de plaisir. Ce n'est que lors du mariage que l'époux « découd » sa fiancée de façon à pouvoir consommer son union.

devant leurs baraques érigées en une superposition de tôles de bidons portant encore les inscriptions les plus inattendues : « Standard Oil », « Omo », « Total », « BP ». Que ces maisons parviennent à demeurer debout tenait du miracle permanent. Quand on prenait la rue en enfilade, on les voyait, amas innommable, pencher de tous côtés à la recherche d'un équilibre définitif qu'elles ne trouvaient, par grand vent, qu'une fois écrasées au sol.

– J'ai bien préparé mon coup, avoua Minelli, tout en marchant. D'abord, on passe chez « Jackie la Parisienne », ensuite, on embarque sur le *Zuidersee*, un cargo hollandais en partance pour Brême, en Allemagne. Une fois là-bas, on se démerdera bien.

– Mais, pour embarquer ? interrogea Marcel.

– T'en fais pas ! Puisque je t'ai dit... J'ai tout prévu. J'ai payé les passages à Ali, le trafiquant, le copain de « Fanta ». Mille cinq cents francs pour les deux places.

Marcel regarda Minelli. Le visage émacié de l'Italien s'éclairait d'un sourire inhabituel. Ses yeux noirs paraissaient plus grands. Ils vivaient.

– Remarque, j'étais pas sûr que tu viendrais. Mais j'aurais bien trouvé quelqu'un. T'as remarqué que les légionnaires déserteurs vont toujours par deux, comme les filles qui vont pisser ?

L'Italien s'était engagé une première fois à la Légion, à Marseille, à seize ans. On avait découvert son âge et, dans la peur d'un scandale, on avait résilié son contrat. Trois mois après, Minelli s'engageait à Strasbourg en jurant ses grands dieux qu'il avait vingt ans, mais qu'il ne pouvait hélas pas le prouver, étant donné qu'on lui avait volé tous ses papiers. Cette fois, la Légion le garda.

Et aujourd'hui, après s'être tant battu pour s'engager, il désertait. Pourquoi ? Pourquoi ces décisions en apparence incohérentes ? Peut-être parce que Minelli, comme tous les paumés impulsifs, possédait une logique bien particulière. Une logique au coup par coup.

– Ça t'en bouche un coin, hein ? susurra Minelli qui buvait du

MAQUETTE ET MISE EN PAGES



CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ
SUR LES PRESSES DE LA NOUVELLE IMPRIMERIE LABALLERY
58500 CLAMECY
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2013. N° D'IMPRESSION 00000
Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert®

